La vie reprit son cours. D’un naturel gai, Finette s'était assombrie. Parfois le soir, elle avait des accès de chagrin. Pleurant dans son lit, elle songea souvent à en finir. Un matin, en se levant, une nausée lui prit, n’en pouvant plus, elle vomit bruyamment dans son seau de nuit, inutilisé cette nuit-là.

Quand elle alla mieux, elle quitta sa chemise de nuit. Nue devant son miroir, elle remarqua que ses seins avaient pris du volume. Comme elle attendait ses menstrues pour dans deux ou trois jours, elle ne s’inquiéta pas outre mesure. Mais, elles ne vinrent pas. Quatre jours passèrent. Fine devenait de plus en plus nerveuse et agitée. Marthe, du coin de l’œil, avait bien remarqué le changement chez sa servante. Elle attendait le moment propice pour lui parler. Celui-ci vint un après-midi. Elle trouva Fine, dans l’office, assise en train d’éplucher des légumes. Celle-ci regardait avec amour le couteau pointu et le faisait tourner dans sa main sans cesse.

 ─ Finette, que vous arrive-t-il ? Dites-moi, je vous en prie.

Finette releva la tête, de grosses larmes coulaient sur ses joues.

 ─ Mais que vais-je devenir maintenant ? Plus aucun homme ne voudra de moi.

Marthe ouvrit grand les yeux et comprit tout d’un coup la situation.

 ─ Un enfant ? Vous attendez un enfant, c’est cela ?

 ─ Oui, fit-elle en baissant la tête.

 ─ Vous en êtes sur ?

 ─ Certaine. Madame. Vous allez me renvoyer, n’est-ce pas ?

 ─ Non, voyons Finette, ne déraisonnez pas

Marthe alla s’isoler dans le salon de lecture pour sa consultation quotidienne de son missel. Elle ne put en lire une ligne. Tout se bousculait dans sa tête. Et si c’était la Providence qui lui envoyait cet enfant ? Avant de partir aux vêpres, elle demanda à Fine si cet enfant était bien de Maximilien. Devant l’affirmative de la servante, Marthe fut rassurée. Restait Eugène. Qu’allait-il en penser ou bien dire ?

Ce ne fut que lorsqu’ils furent couchés que Marthe osa aborder le sujet. Eugène écouta d’abord d’une oreille distraite, puis sentant le propos sérieux, il posa son journal et fut de plus en plus attentif aux paroles de sa femme. Quand elle eut fini, il resta silencieux un moment, c’était sa façon à lui d'ingérer les informations complexes.

 « Je ne vais pas la renvoyer, que deviendrait-elle ? La nuit porte conseil, nous lui parlerons demain » et il souffla la bougie.

En fait, il fallut plusieurs jours à Eugène pour demander à Fine de venir dans son bureau. Une fois entrée, il la fit asseoir. Marthe préféra rester debout près du bureau. Il prit son inspiration avant de commencer.

 ─ Fine, vous êtes chez nous depuis maintenant plus de trois ans. Moi et ma femme, nous ne pouvons que nous louer de vos services. Et vous, vous plaisez-vous chez nous ?

 ─ Oui, Monsieur, je n’ai pas à me plaindre.

 ─ Bien. Finette. Je vais être franc avec vous. Tout ce qui se dira ici ne sortira pas de cette pièce.

Elle commença à se détendre, sentant que sa situation pourrait peut-être s’arranger.

 ─ Marthe et moi, sommes mariés depuis dix-sept ans, malgré tous nos efforts, nous n’avons pas eu d’enfant. C’est un drame pour nous. Comprenez-vous ?

 ─ Oui, je comprends, mais je ne vois pas où…

 ─ Finette, je connais votre situation actuelle, à moins qu’elle n’ait changé, auquel cas notre conversation serait close, je peux vous proposer une alternative au lieu d’un drame.

Finette se sentit tout de même piégée. Oui, c’est vrai, elle pourrait faire passer cet enfant par une faiseuse d’anges. Elle pourrait, mais elle ne le voulait pas. Avec quel argent ? Le risque d’être dénoncée, la rigueur de la justice et l’opprobre du ruisseau.

Résignée, elle demanda ce qu’ils voulaient.

 ─ Nous voudrions que vous portiez cet enfant, pour nous, mais pour l’État civil, j’en serais le père et Marthe la mère.

Finette, interloquée par les propos de son patron, ne répondit rien sur le coup.

 ─ Bien entendu, je ne vous demande pas de réponse tout de suite, réfléchissez, mais ne tardez pas trop. Ce sera tout.

Elle retourna dans l’office, Marthe vint peu après. Leurs regards se croisèrent et se fixèrent un moment. Les deux femmes se trouvaient simultanément dans des situations diamétralement opposées. Une avait un fort désir d'enfant. L'autre n'en voulait pas. La tension entre elles était palpable. Ce fut Marthe qui, par des paroles douces, expliqua son désarroi et ses espoirs. À la fin de la conversation, ce n’était plus un dialogue entre une servante et sa patronne, mais deux femmes à part entière qui se comprenaient et s’appréciaient.

Dans sa chambre, assise sur son lit, elle resta pensive. Tout ceci lui faisait peur. Se rendre utile, soit, elle faisait cela toute la sainte journée, mais là, elle se rendait compte de l’exceptionnelle mission qui lui était demandée.

Plusieurs fois, elle avait entendu ses employeurs faire l’amour le soir. Et si Madame, finalement, tombait enceinte pendant qu'elle l’était aussi ?

Elle prit un châle, et sortit faire un tour au parc. Prendre l’air ne pourrait que lui faire du bien. Quand elle revint, les maîtres partaient dîner en ville chez les Vattier, gros négociants en vins et spiritueux. Dans l’office, elle prit un quignon de pain, du fromage, un pichet d’eau et monta le tout dans sa chambre. Son dîner frugal pris, elle se déshabilla, se regarda, nue dans la glace, tâta ses gros seins mous, pinça sa peau flasque de partout. Elle se trouva laide. Pourtant, un dimanche après midi, un homme l’avait dévêtue, caressée, choyée, aimée et même trouvée jolie. Cet homme n’était plus qu’un souvenir, ne restait qu’un petit être en elle, comme une parcelle d’éternité.

Sa chemise de nuit passée, la bougie soufflée, elle s’endormit.